



Benoît de Sainte Maure

*Chronique des ducs de Normandie
(1170)*

Comment le roi Guillaume fut engendré à Falaise

*L'histoire d'amour d'Arlette et du duc Robert
le Magnifique*



*Traduit de l'anglo-normand par Nicolas Wapler
Édition bilingue*

ÉDITIONS DE GRESTAIN 2169 ROUTE DE L'ESTUAIRE 27210 FATOUVILLE-GRESTAIN
NICOLASWAPLER@GMAIL.COM

SDG

PRÉFACE

Ce texte est un extrait de la « *Chronique des ducs de Normandie* » attribuée au chroniqueur Benoît de Sainte Maure qui l'aurait rédigée sur commande du roi d'Angleterre Henri II. (i) Son ouvrage qui date des années 1170 est écrit en ce vieux français, l'anglo-normand, que l'on parlait dans une grande partie du vaste domaine Plantagenêt et notamment en Normandie et en Angleterre.

Il commence par le récit de l'amour entre deux adolescents, Arlette et le duc Robert le Magnifique. Faute d'avoir été ratifiée par l'Eglise leur union a pendant longtemps été considérée comme illégitime. D'elle naquit Guillaume le futur conquérant du royaume d'Angleterre. Il s'achève sur la mort du duc Robert, sept ans plus tard, à Nicée en Anatolie, sur la route de retour de son pèlerinage à Jérusalem.

De nombreux historiens reprochent à ce passage de la *Chronique* d'être trop poétique pour avoir une quelconque valeur historique. Il s'agit pourtant d'un document exceptionnel tant il nous fournit de renseignements sur les mœurs les pensées les réactions et les croyances des gens de cette époque qui nous est encore si mystérieuse. Il nous parle aussi d'Arlette dont on nous dit souvent qu'on ne sait d'elle que peu de choses, mais qui, ici, apparaît bien vivante avec sa beauté, son intelligence, sa gentillesse, sa modestie, son élégance, et son caractère bien trempé, des qualités qui étaient sûrement bien présentes dans les mémoires un siècle après sa mort, date à laquelle le chroniqueur a rédigé son récit.

Et puis ce texte a toutes les qualités d'un conte de fées susceptible d'enchanter tant les petits que les grands : l'amour entre un prince charmant et une villageoise, délicieuse, ravissante.

Une autre de ses qualités c'est de nous offrir un accès à la langue de ces temps anciens, à ce vieux français si sonore et rythmé, à ces vers qui aiment être dits à voix haute au rythme de la respiration. C'est ce que cette édition veut permettre en proposant le texte original et en juxtalinéaire, sa traduction rédigée comme lui en octosyllabes rimés.

J'espère que ce petit recueil permettra au lecteur de mieux connaître les trois personnages si importants de l'histoire normande que sont Arlette, le duc Robert le Magnifique, et leur enfant, le petit Guillaume.

Nicolas Wapler

CI EST SI CUM LI REIS GUILLAUME FU ENGENDREZ A FALEISE

A Faleise esteit sojornanz
Li bons dux Robert li Normanz;
Mult li ert le leus covenables
E beaus e sains e delitables.
C'esteit uns de ses granz deporz
Qu'od danzeles ce sui recorz.

Un jor qu'il veneit de chacier
En choisi une en un gravier
Denz le ruissel d'un fontenil
Où eu blanchisseit un cheinsil
Od autres filles de borgeis
Dunt aveit od li plus de treis.
Tirez aveit ses dras ensus
Si cum puceles unt en us
Par enveisure e par jeu
Peeres quant sunt en itel leu.
Beaus fu li jorz e li tens chاوز :
Ce que ne covri sis bliauz
Des piez e des jambes parurent
Qui si très-beaus e si blans furent
Que ce fu bien au duc avis
Que neifs ert pâle e flors de lis
Avers la soe grant blancheor :
Merveilles i torna s'amor.

Fille ert d'un borzeis la pucele
Sage e corteise e proz e bele
Bloie od bel front e od beaus oilz
Ou jà ne fust trovez orguilz
Mais benignitez e franchise;
Si n'en fu nule mieuz aprise.

E s'aveit la color plus fine
Que flors de rose ne d'espine
Nés bien seant boche e menton;
Riens n'out plus avenant façon
Ne plus bel col ne plus beaus braz.
Iteu parole vos en faz
Que gente fu e blanche e grasse

COMMENT LE ROI GUILLAUME FUT ENGENDRÉ A FALAISE

À Falaise était séjournant
Le bon duc Robert le Normand.
Le pays était agréable
Il était beau sain délectable.
Un parmi ses plus grands plaisirs
C'était les filles j'ai souvenir.

Un jour qu'il venait de chasser
Il en vit une sur le gravier (ii)
Dans le ruisseau d'une fontaine
Alors qu'un drap elle blanchissait
Avec d'autres filles de bourgeois
Qui étaient là à plus de trois.
Sa jupe avait tiré ensus
Comme ont souvent pucelles en us
Pour le plaisir ou bien par jeu
Quand elles sont ensemble en tel lieu.
Il faisait beau il faisait chaud.
Ce que ne couvrait son b্লাud (iii)
Des pieds et des jambes parurent
Qui si très beaux et si blancs furent
Que ce fut bien au duc l'avis
Que pâle est neige et fleur de lis
Auprès de sa grande blancheur.
Merveille il tomba amoureux !

Elle était fille d'un bourgeois
Sage et preuse et belle et courtoise.
Blonde au beau front et aux beaux yeux
Qui jamais n'étaient orgueilleux
Mais franchise et bénignité.
Nulle autre fut mieux élevée.

Elle avait la couleur plus fine
Que fleur de rose ou d'aubépine.
Nez bien assis bouche et menton
Rien n'avait plus belle façon
Ni plus beaux bras ni plus beau col.
Et je vous donne ma parole
Que gente et charmante elle était

Eissi que les beautez trespasse
Des autres totes deu regné.
Poi vos ai dit de sa beauté
A ce qui 'n ert ce sachez bien.

Li dux la vout sor tote rien :
Par un chevalier mult sené
E par un chamberlenc prive
En fit à son pere parler
E le jor querre e demander
E prametre tant e offrir
Que bient le devreit consentir
Li à amer de grant amor
Puis li dorra riche seignor
E cil s'en escondist assez
Qui mult se tint à esgarez.

De tot le mieuz ert de Faleise :
Por ce li desplaist mult e peise
Qu'il ne la donge en mariage
Od le conseil de son lignage :
De plusors parz li ert requise;
Si ne vousist en nule guise
Que à nul homme à son vivant
Fust ne meschine ne soignant.
Ne fust un suen frere un sainz hom
Qu'il out de grant religion
Qui 'n Gouer out son ermitage
Qui li destoli cume sage
Senz faille l'en eust foie;
Ou fust saveir ou fust folie -
Icil l'en fist sa pais avoir
Deu consentir e Deu voleir.
E la dancele buenement
Li remostrout tot ensemment
Sagement li faiseit entendre
Le bien qui lor en poeit prendre.
Si fu la chose graantée
La nuit e l'ore aterminée
Brieve senz terme de quinzaine
Qu'ainceis que trespast la semaine;

Et qu'elle dépassait la beauté
Des autres toutes du duché.
Peu vous ai dit de sa beauté
Qui plus était ce bien sachez.

Le duc plus que tout la voulait.
Par un chevalier de grand sens
Et par un privé chambellan
Il fit à son père parler
Pour jour quérir et demander
Et tant promettre et tant offrir
Que bien elle devrait consentir
D'un très grand amour de l'aimer
Qu'à grand seigneur il la vouerait
S'il se détachait d'elle assez
Et tenait à la renvoyer.

Etant notable de Falaise
Ça lui déplâit et ça lui pèse
De ne pas la donner en mariage
Avec le conseil de son lignage.
De plusieurs parts était requise
Il ne voulait en nulle guise
Que d'aucun homme tant qu'est en vie
Elle devienne fille ou concubine.
Mais un sien frère un très saint homme
Qu'il avait de grande religion
Qui en Gouer avait l'ermitage
Lui affirma que c'était sage
Sans aucun doute et sans faillir.
Fût-ce raison ou bien folie
Et qu'il pouvait sa paix avoir
Dieu consentir et Dieu vouloir.
Et la donzelle bonnement
Lui remontrait pareillement
Sagement lui faisait entendre
Le bien que tous en pouvaient prendre.
Ainsi fut la chose accordée
La nuit et l'heure déterminées
Vite et sans terme de quinzaine
Avant que trépasse la semaine.

E la pulcele est en esfrei
Qui mult grant garde prent de sei
Si que si sait e si estace
Ne desagret ne desplace
Au duc dès qu'eissi est à estre
Solon sa richesce e son estre
Por tenir en son cors plus cher
E fait robe fresche taillier
Bele e bien faite e bien seante
E à son cors mult avenante.

La nuit que li termes fu pris
I a li dux les deus tramis
Qui eel ovre orent porparlé[e] ;
Tot en segrei e à celée
L'en voudrent mener eu chastel;
Mais ce li fu ne bon ne bel:
« Bele funt-il qu'aperceavance
Ne seit de vos ne parlance
N'eschar entre la gent vilaine
Afublez ça chape de laine
Que jà ne l' sachent vos veisins;
Kar ainz que seit clers li matins
Ne que chant l'aloee cupée
Vos en r'aurom ci ramenee.»
Eissi fait la pucele sage :
« Ne l'oi-je unques en corage
Que se li dux k sei me mande
Qui mun gent cors quert e demande
Que je auge cum soudeiere
Ne cume povre chamberere;
Ainceis irai c'en est la summe
Cum pucele fille à prodome
Por m'onor creistre e por mon bien
E si ne m'en vergoin de rien;
E qui l' voudra si sache e veie
Tant ert l'onor maire meie;
Kar mauveistie ne legerie
Ne aucun ovre de folie
N'i sera jà sor mei reprise :
Por ce n'i voil en itel guise
Aler à pie à lui gesir.
Faites vos palefreiz venir

Et la pucelle est en effroi
Mais elle prenait tant garde à soi
Qu'elle sait comment elle devra être
Sans rien en elle de déplacé
Au duc pour à lui se montrer
Selon son rang et ce qu'elle est.
Pour parer son corps plus encore
Elle fit tailler nouvelle robe
Belle et bien faite et fort seyante
Et à son corps très avenante.

La nuit de la date choisie
Duc lui manda les deux commis
Ceux qui au père avaient parlé.
Tout en cachette et en secret
Ils veulent la mener au castel.
Ce fut pour elle ni bon ni bel.
*« Belle font-ils si l'on vous voit
Que racontars sur vous ne soient
Ni ragots entre gent vilaine.
Mettez cette chape de laine
Que rien ne sachent vos voisins
Car avant qu'il soit clair matin
Et que chante l'alouette huppée
Nous vous aurons ci ramenée. »*
Ainsi fit la pucelle sage :
*« Ce serait manquer de courage
Que si le duc à soi me mande
Et que mon corps cherche et demande
Que j'aïlle à lui comme une soudière (iv)
Ou comme une pauvre chambrière.
Ainsi j'irai telle est la somme
Comme pucelle fille à prudhomme
Pour mon honneur et pour mon bien
Ainsi n'aurai honte de rien.
Qui le voudra qu'il sache et voie
Combien l'honneur est loi pour moi.
Ni mauvaiseté ni vilenie
Ni aucune œuvre de folie
Jamais sur moi sera surprise.
Pour ça je ne veux en telle guise
Aller à pied chez lui gésir.
Faites vos palefrois venir*

Ce vos pré e requer doucement
Kar issi i irom plus gentement. »
Cil entendent son grant saveir
Sevent qu'ele dit raison e veir :
Tot son plaisir unt grante
E fait tote sa volonté.

Son gent cors aveit bel vestu
A ce aveit mult entendu
Cum d'une mult bele chemise
E sus d'une pelice grise
Blanche fresche lée senz laz
Seante au cors e mieuz as braz;
S'out afublé un cort mantel
A li mult covenable e bel;
Bende son chef qu'ele out mult bloi
E dunt ele n'aveit poi
D'une bende lascheitement
Od uns freiseaus de fin argent;
Senz seie lier est si montee
Ne sai si bele riens fust nee.
Son pere e sa mere salue ;
Mais ainz qu'ele fust del us eissue
De pitié de eus reconforter
La covint des oilz à plorer :
Lermes li muillent la peitrie.

Si dune seust estre devine
Mult par eust sis quers grant joie;
Kar dès Hector le proz de Troie
Cil qui fu fiz del rei Priant
Ne sui recorz ne remenbrant
Que meudres princes fust puis nez
Qu'en li fu la nuit engendrez.
Buens fu Artor e Charlemaigne
Qu'à force conquist Espagne;
Mais quant l'estoire vos ert dite
Que de cestui avom escrite
Ne direz pas au mien espeir
Que prince peust plus valeir.

Eissi consent Deus mainte feiz
Choses que l'em tient à desleiz

*Ce je vous prie bien doucement
Ainsi irons plus noblement ».*
Les deux entendent son savoir
Ils savent qu'elle dit raison et vrai.
Ils s'accordèrent à son plaisir
Et toute sa volonté firent.

Son gentil corps avait vêtu
Pour ça elle avait tout prévu
Avec une belle chemise
Et sus une pelisse grise
Blanche sans lacets neuve et large
Seyante au corps et mieux aux bras.
Elle se couvrit d'un court manteau
Qui lui allait très bien très beau.
Puis elle banda ses cheveux blonds
Dont sa tête chez elle abonde
D'une bande tenue lâchement
Avec une resille d'argent.
Sans soie lier elle s'est parée
Ne sais si plus belle fut née.
Son père et sa mère elle salue
Mais dès qu'elle fut de l'huis issue
De pitié pour les reconforter
Elle revint et ses yeux pleuraient.
Les larmes mouillaient sa poitrine.

Si elle avait été devine
D'eux elle eut trouvé grande joie.
Depuis Hector le preux de Troie
Qui était fils du roi Priant (v)
Je ne suis pas me souvenant
Que plus grands princes après fussent nés
Que celui qu'elle a engendré.
Bon fut Arthur et Charlemaigne
Qui par la force conquiert l'Espagne
Mais quand l'histoire vous sera dite
De celui-ci que j'ai écrite
Ne direz pas c'est mon espoir
Qu'un autre prince pût plus valoir.

Dieu a consenti maintes fois
Que choses qu'on tient à deslois

Dunt l'om veit granz biens avenir
Eissi cum ci porreiz oir.

Si tot out pechié eu delit
Que li dus out en li la nuit
Qui solom lei cum esposée
Ne l'a mie despuclée
Si fu apert aparissant
E bien fu à toz conoissant
Que Deus enama e maintint
L'eir qui de eus dous nasqui e vint.

Oiez pucele qui n'est nice
Mes sage e proz e cointe e vice.

A la porte del castel vindrent
Cil qui l'aportèrent e tindrent;
Hoc defors l'unt descendue.
Auques esteit clere la nue;
Li portiers fu apareilliez
E li guichet descorreilliez.
Cil entrèrent; mais eu ne fist
N'onques dedenz le pie ne mist
E cil furent mult mervillant :
« Bele funt-il venez avant;
Ne dotez que riens vos i sace.
Vez ! delivre est tote la place.
« Por ce fait-ele n'en faz-ge rien
Mais eu n'est pas raison ne bien
Quant li dux m'a à sei mandée
Que sa porte me seit vée ;
Ou vos la me ferez ouvrir
Ou de rien n'iert à mon plaisir.
Dès qu'eissi vout de mei li dux
Par guichet n'a si estreit us
N'est gent que l'om passer me face
Ne unques damne-Deu ne place.
Dunc n'est-il grant chose de mei
Dès qu'il eissi me mande à sei:
Ovrez la porte beaus amis. »

Tot bonement s'en sunt cil ris
Qui oent son grant escient

En sortent grands biens à venir
Comme celui que vous pourrez ouïr.

S'il y eut péché de plaisir
Que le duc en elle eut la nuit
Qui comme s'il l'avait épousée
Ne l'a pas moins dépuclée
Pourtant le fait évident fut
Qui bien fut à tous connu
Que Dieu aima et défendit
L'héritier qui d'eux deux naquit.

Oyez cette fille qui n'est pas nice (vi)
Mais sage et preuse et cointe et vive. (vii)

A l'entrée du fort arrivés
Ceux qui l'apportèrent et tenaient
Là dehors ils l'ont descendue.
Lors assez claire était la nue.
Le portier était informé
Et le guichet déverrouillé.
Ils entrèrent mais sans réussir
Qu'à l'intérieur le pied elle mit.
Ils en furent très étonnés.
*« Belle firent-ils avant venez !
Ne craignez pas qu'on vous y sache
Voyez vide est toute la place ».*
*« Pour ça fait-elle n'en ferai rien
Car ce n'est ni raison ni bien
Quand le duc à soi m'a mandée
Que sa porte me soit fermée.
Ou vous me la ferez ouvrir
Ou rien n'ira à mon plaisir.
Dès lors que le duc veut de moi
Par guichet à l'huis si étroit
Personne ne me fera passer.
A Dieu ne plaise. Ah ça jamais !
N'est-ce pas grande chose que moi
Dès que le duc me mande à soi ?
Ouvrez la porte beaux amis ! »*

Vite bonnement ils ont bien ri
En entendant son grand escient

Son sen e son afaitemènt.
Tost fu la porte deffermee
E tot eissi runt enz menée
De ci qu'en la chambre voutice
Où out maint ymage peintice
A or vermeil e à colors.

Ne fu mais joies ne honors
Si granz cum li dux li a faite:
Tote l'amor li a retraite
E le desir e le voleir
Qu'aveit eu de li aver;
Mult li pramet bien e destine
E ele ducement l'encline
E mult l'en rent cheres merciz :
« Sire fait-ele mult est gariz –
Mis quors e li miens esperiz
E de grant joie repleniz;
Kar des qu'ai sire vostre quor
Ne puis quidier à nul feor
Que maires biens ne maire honor
N'autre plus grant joie d'amor
Me peust de nul leu venir.
Des ore sui à vostre plaisir
Serve amie drue e ancele.
Ore m'en dunt Deus joie novele
Cele que j'en quer e demant ! »

Od paroles de maint senblant
Unt longement eissi veillié
E quant li dus se fu cuchié
E la chambre fu delivrée
Dunc s'est la bele desfublée
Sa pelice traist gentement;
Mais la chemise escire e fent
Des le col amunt desqu'as piez.
De ce s'est li dux merveilliez.
Ses braz traist fors igneument
E li cirge arstrent clerment;
Sis cors parut si très-bien faiz
Qu'avens le suen esteient laiz
Toz ceus qui aveit li dux veuz
En sa vie vestiz ne nuz:

Son savoir-vivre et son bon sens.
Tôt fut la porte défermée
Et tôt dedans ils l'ont menée
De là à la chambre voûtée
D'images peintes décorée
A or vermeil et à couleurs.

Ne furent jamais joies et honneurs
Si grands que le duc lui a faits.
Tout l'amour qu'il lui a montré
Et le désir et le vouloir
Qu'il avait eu d'elle de l'avoir.
Un haut destin il lui promet
Elle doucement s'est inclinée
Et grandement le remercie.
*« Sire fait-elle vous sont garantis
Tout mon cœur et le mien esprit.
De grande joie ils sont remplis
Car dès que j'ai sire votre cœur
Ne puis penser qu'à aucune heure
Aucun grand bien ou grand honneur
Aucun d'amour plus grand bonheur
Me pourra d'aucune part venir.
Dès ores suis à votre plaisir
Servante amie amante ancelle.
Car Dieu me donne joie nouvelle
Celle que je cherche et je demande. »*

Sur maintes paroles semblantes
Ils ont ainsi longtemps veillé
Et quand le duc se fut couché
Et fut la chambre apprêtée (viii)
La belle s'est déshabillée.
Sa pelisse ôte doucement
Mais la chemise déchire et fend
Depuis le col jusqu'à ses pieds.
Le duc s'en est émerveillé.
Ses bras elle ouvre prestement
Les cierges brillaient clairement.
Son corps parut si très bien fait
Qu'à côté du sien étaient laids
Tous ceux que le duc avait vus
En toute sa vie vêtus ou nus.

Mult remire sa grant beauté.
Enquis li a e demandé
Pur qu'out sa chemise escirée
E ele respunt cume senée :
« Sire fait-elle ce m'est viaire
Que ce oi-je mult bien à faire.
Ne sui de rei ne de reine;
Ne ce qu'à mes piez traîne
Par la terre n'en la pudrere
Ne dei torner vers vostre chere;
Fresche ert e tot de nof cosue;
Mais dès c'une feiz l'oi vestue
Ce qui jus à la terre entоче
Ne dui torner vers vostre boche :
Je feisse laid e folie.
Sires estes e dux de Normandie
Si me covient à ceo entendre
Que folement ne vos puisse offendre.
Li dux s'en sorríst bonement
Tant trove en li afairement
E tanz bons diz e si est sage
Que mult l'en prise en son corage;
Si parfit joi si à son gré
N'out mais dès l'ore qu'il fu ne;
Baise e acole ducement :
Cele tot li soeffre e consent;

Ainz ert mult près del ajornanl
Que de dormir aient talant.
De lor bons ont mult c'est la fins ;
Mais ainz que parust li matins
Se fu la danzele endormie
Qui merveilles fu effreie
D'un gref songe qu'ele songot.
Quant ele plus soffrir ne l'pot
Un plaint geta e unt haut cri
Dotosement se resperi
E tressailli si faitement
E li dux enquist bonement :
« Qu'est-ce bele ? ne l' celez mie
Por qu'avez esté effreie ? » —
« Sire fait-elle ne sai por quei
Fors tant que celer ne vos dei.

Admirant sa grande beauté
Curieux il lui a demandé
De sa chemise déchirée.
Elle lui répondit très sensée :
*« Sire lui-dit-elle ce m'est très clair
C'est bien ce que je devais faire.
Je ne suis de roi ni de reine
Rien de ce qui à mes pieds traîne
Par la terre et dans la poussière
Ne doit approcher votre chair.
Elle était fraîche de neuf cousue
Mais dès qu'une fois je l'ai vêtue
Elle qui jusqu'à la terre touche
Ne doit tourner vers votre bouche.
J'aurais fait là laid et folie.
Vous êtes duc de Normandie
Bien me convient de m'efforcer
Que rien ne vous puisse offenser ».*
Le duc en sourit bonnement.
Tant il trouva délicatesse
Dans tant bons dres de sagesse
Qu'en cœur il l'a fort appréciée.
Parfaite joie tant à son gré
Jamais n'en eut depuis que né.
Il la baisa et l'étreignit.
Elle toute s'offrit et consentit.

Le jour était près de surgir
Quand ils eurent envie de dormir.
De leurs doux plaisirs c'est la fin.
Mais quand apparut le matin
La donzelle alors qu'elle dormait
Fut grandement très effrayée
D'un grave songe qu'elle songeait.
Quand plus ne put le supporter
Une plainte et haut cri elle jeta.
Terrifiée elle se réveilla
Et tressaillit si fortement
Que le duc s'enquist doucement :
*« Qu'est-ce donc belle ? Rien ne cachez
De ce qui vous a effrayée. »*
*« Sire fait-elle de quoi je ne sais
Sauf qu'il ne faut rien vous cacher.*

Ore m'iert avis en mun dormant
C'un arbre eisseit de mei si grant
Si long si dreit si merveillos
Qu'au ciel ataigneit ci sor nos.
Son ombre dunt sui effreie
Aumbrout tote Normendie
E mer e la grant terre Engleise.
Ce me desplaist e mult me peise
Que je ne sai estre devine
Que ce espeaut ne qu'eu destine. »
Quant li dux a la chose oïe
Si li dist: « Bele duce amie
C'est de grant bien signefiarice
E si 'n seiez- tot à fiance. »
Granz fu li bieris ce fu vertez
Kar en ceste danzele Alrez
Esteit jà engendré Guillaume
Qui d'Engleterre out le reaume.
A peine ert encore conceue
Si 'n a tel avision veue
Qui hautement aura puis
Qu'après orreiz si cum je truis.

Mult a Alrez la proz la sage
Bien enpleié son pucelage;
Kar ce sai bien e quit e crei
C'uncore en sera mere à rei.
Eissi avint kar Deus le vout
E bien mostra qu'eissi li plout.
De lor joies de lor amors
De lor assemblementz plusors
Ne vos quer retraire ne conter
Qu'assez i a de el à parler;

Mes selon le tens e selon le meis ;
Si cum esteit dreiture e leis
Engroissa la bele d'un fiz.
IQuant ses termes out acompliz
Si l'out délivre en fu e saine
Ainz que passast la quarantaine.
En bon ore fu engendrez;
Mais mult par fu en meillor nez.
Oiez cum certe apareissance

*Il m'a semblé en mon dormant
Qu'un arbre sortait de moi grand
Si long si droit telle merveille
Qu'il atteignait sur nous le ciel.
Son ombre qui m'a effrayée
Toute la Normandie ombrait
La mer et la grand' terre anglaise.
Ça me déplait beaucoup me pèse
Car de ce rêve pas ne devine
Ce qu'il veut dire ou nous destine. »*
Quand le duc a la chose ouïe
Il lui dit : « *Belle et douce amie
D'un grand bien il est signifiance
En lui pouvez avoir confiance. »*
Grand fut l'augure et qui fut vrai
Car en cette donzelle Alrez (ix)
Déjà est engendré Guillaume
Qui d'Angleterre eut le royaume.
A peine encore était conçu
Que cette vision elle a eue
Qui hautement s'est accomplie.
Comme l'ai trouvée vous allez l'ouïr.

Alrez la vaillante et la sage
A bien baillé son pucelage
Car on sait bien que c'est pour ça
Qu'un jour elle sera mère d'un roi.
Ainsi advint comme Dieu voulut
Qui bien montra que ça lui plut.
De leurs joies et de leurs amors
De leurs assemblements plusieurs
Rien de plus ne vous conterai
Car assez d'elle j'ai parlé.

Selon le temps selon le mois
Comme c'est de nature la loi
Fut la belle enceinte d'un fils.
Quand le terme fut accompli
Elle accoucha et en fut saine
Lorsque passa la quarantaine. (x)
Sous bon augure fut engendré
Mais d'un meilleur encore est né.
Oyez comme une appaissance

En demostra à sa naissance.

Cele ne sai pas que ce dut
Quant il nasqui qui le reçut
Le posa sor estraim novel
Freis aporté iloc mult bel;
E li enfès eschaucé r'a
Tant qu'en l'estraim s'envolepa.
Tot maintenant e senz demore
En traist sor sei tant en poi d'ore
Qu'eu ne li parut mains ne piez
Ne qu'il i fust mis ne couchiez.
Quant cele le corut saisir
Merveilles porriez oir:
Tant ne fu aspres li estrains
Que toz ses braz n'en levast pleins.
Dunc dist la femme maintenant :
« Ha beaus! cum serreiz conquerant
E tant aureiz riches honors
Plus que voz autres anceisors!
Queu joie dunt vos estes nez!
Tant serez au siecle honorez
E tant seront granz les voz faiz
Que teus n'en unt esté retraiz
D'anceisor nul qu'aiez eu .
Joie santè vie salu
Vos doinse Deus par son saint non
E sen e grant beneiçon ! »
Si fu la profecie veire
Cum la femme dist e espeire
Eissi le vit-l'om puis avenir
E averer e acomplir.

Quant il fu dit e desouvert
E fait saveir au duc Robert
Qu'Alrez la bele avait un fiz
Merveilles s'en est esjoïz;
Nourir le fist si richement
Non pas meins ententivement
Que se il fust nez senz dotance
De la fille le rei de France.
Jenz fu e bel en poi de tens
Si entendanz e de teu sens

Le démontra à sa naissance.

Celle je ne sais pas qui elle fut
Quand il naquit qui le reçut
Le posa sur paille nouvelle
Fraiche apportée là et très belle.
Et d'elle l'enfant s'en empara
Tant qu'en paille il s'enveloppa.
Très prestement et sans attendre
Il en a vite sur soi pris tant
Qu'on ne vit plus ses mains et pieds
Ni même qu'il était là couché.
Quand cette femme courut le prendre
Merveille que vous pouvez entendre
Tant elle était cette paille tendre
Que tôt ses bras en étaient pleins.
Donc dit la femme maintenant :
*« Ah Beau ! Vous serez conquérant.
Vous aurez plus riches honneurs
Qu'aucun de vos autres ancêtres.
Autant que joie dont vous êtes né
Tant serez au monde honoré
Et bien plus grands seront vos faits
Que tous ceux qu'on a racontés
Des ancêtres que vous avez.
Joie et salut vie et santé
Sens et grande bénédiction
Dieu vous les donne en son saint Nom. »*
Ainsi fut la vraie prophétie
Qu'en confiance la femme a dite
Et que l'on vit dans l'avenir
Et s'avérer et s'accomplir.

Quand il fut dit et découvert
Et fait savoir au duc Robert
Qu'Alrez la belle avait un fils
De la merveille il se réjouit.
Nourrir il le fit richement
Et non pas moins soigneusement
Que s'il était né sans doutance
De la fille du roi de France.
Noble et beau fut en peu de temps
Si avisé et de tel sens

Qu'a tote riens ert à merveille;
Colorée fresche vermeille
Aveit la face e la color:
Tuit aveient vers lui amor
E tote riens qui l'esgardout
Honor e bien li destinout.
Ce ne li targa pas grantment
Bien vos savom dire coment :

Petiz ert uncor sis aez
Quant li dux fu entalentez
E qu'en quor out e en voleir
Qu'al Sepulcre voudra moveir.
Eu n'i a plus la croiz a faite
Dunt maint prodome se deshaite
Kar de lui perdre unt grant dotance
E de tot autre meschaance
Qu'assez a dunt sovent se plaint
Terre qui senz seignor remaint.

Li dux vout son eire haster
S'a fait les evesques mander
E ses abez e ses barons
E toz les autres de granz nons;
Puis lor comença à mostrer
Qu'en Jerusalem vout aler
Nuz piez en langes à tapin
Cum funt autre saint pelerin;
Ses pechez vout espenir
Se Deus le li vout consentir.
N'oïstes genz si esmaïée;
Plein de dolor e de haschée
Li unt respondu comunal :
Cherismes dux noble vassal
Cum a ici fiere novele!
Ta terre grant e riche e bele
Qui laisseras ne coment ?
Jà sez-tu bien certainement
Cum fait ami nos sunt Breton
Flamenc Franceis e Borgoignon;
Jà conoissiez-vos si lor jeu
Unc n'orent uncor tens ne lieu
Que lor mauté ne lor envie

Qu'en toutes choses c'est merveille.
Très colorée fraîche et vermeille
Était sa face et sa couleur.
Tous avaient pour lui de l'amour.
Et les choses qui l'attendaient
Et l'Honneur à lui destiné
Elles ne tardèrent pas longtemps
Et bien savons vous dire comment.

Il était encor très petit
Quand le duc du désir fut pris
Tant dans son cœur qu'en son vouloir
D'au Saint-Sépulcre se mouvoir.
Plus rien à faire la croix prenait
Ce dont maints prudhommes se souciaient
Car de le perdre ils avaient peur
Et de tous les autres malheurs
Que souvent pays sans seigneur
A bien des raisons de se plaindre.

Le duc veut son départ hâter.
Il fait les évêques mander
Et ses abbés et ses barons
Et tous les autres de grand nom.
Il commença à leur montrer
Qu'en Jérusalem veut aller
Nu-pieds comme un gueux en haillons
Comme tous les saints pèlerins font
Qu'il veut ses péchés expier
Si Dieu veut bien lui pardonner.
Tous l'entendirent avec terreur.
Pleins de tourments et de douleur.
Ensemble ils lui ont répondu :
*« Noble vassal et très cher duc
Voici bien terrible nouvelle !
Ta terre est grande et riche et belle.
A qui la laisseras ? Comment ?
Assez tu sais certainement
Quels genres d'amis sont les Bretons
Flamands Français et Bourguignons.
Vous connaissez très bien leur jeu
Toujours à chercher temps et lieu
De montrer à la Normandie*

Ne mostrassent à Normendie.
Qui quidez-vous que la deffende
Ne qui à tantes genz contende?
Breton qui né sunt deu lignage
I claiment part e eritage;
E cil de Borgoigne si funt
Por ce que vostre prochain sunt :
Par cez dous genz senz nul trestor
Irra la terre à grant dolor
Si est que de vos mesdevienge:
N'i a un sol ne l' dut ne crienge.

— « Seignors fait-il ce n'a mestier
Ne puis mun eire pas laisser;
Mais-le conseil que je i truis
E que meillor doner vos puis
E ou est plus li miens voleirs
Ma desirance e mis poeirs
C'est que vos facez seignor novel
D'un fiz que j'ai d'un damaisel
Qui mult ert sage e beaus e proz;
E je vos di por veir à toz
Miens est en ce n'en a dotance;
N'onques en meillor esperance
Ne fu Normendie à nul jor
D'aveir sage e buen seignor
Cum ele sera de cestui
Si cum je sai e pens e qui.
S'il n'est d'espuse ne vos chaille;
Jà meins ne vaudra en bataille
N'en riche cort ne en palais
N'à tenir justice ne pais
Si n'i coneusse le bien
Ne l' vousisse por nule rien;
Mais c'est le meuz que je i veie.
Ce vos di sor Deu e sor la veie
Que j'ai à faire e ù je irrai
Dunt se Deu plaist je revendrai
Senz demorer senz lonc estage.»

Tuit li plus riche e li plus sage
Unt otreié son bon à faire:
Senz contredire e sen contraire

*Leur méchanceté et jalousie.
Qui pensez-vous la défendra ?
A tant de gens s'opposera ?
Aux Bretons de votre lignage
Réclamant leur part d'héritage
Aux Bourguignons qui de même font
Parce que de vos parents ils sont.
Par ces deux gent sans nul détour
Ira la terre en la douleur
S'il vous arrivait un malheur.
C'est de ça dont nous avons peur. »*

*« Seigneurs fait-il c'est inutile
Et mon voyage ne puis laisser.
Ci le conseil que j'ai trouvé
Le meilleur que je puis donner
Et qui de plus est mon vouloir
Mon désir et dans mon pouvoir
Que vous fassiez seigneur nouveau
D'un fils que j'ai un damoiseau
Qui sera sage et preux et beau.
Je vous le dis sachez-le bien
Il est mien et ce sans doutance.
Jamais en meilleure espérance
Fut la Normandie à nul jour
D'avoir un sage et bon seigneur
Comme elle sera de celui-ci
Comme je le sais et pense et qui
S'il n'est d'épouse qui vous chaille
Pas moins ne vaudra en bataille
Dans les riches cours et les palais
Et à tenir justice et paix.
Si je n'en savais pas le bien
De cela je ne voudrais rien.
Mais c'est là le mieux que je vois.
Ce dis pour Dieu et pour la voie
Que j'ai à faire et où j'irai
D'où plaise à Dieu je reviendrai
Sans demeurer ni longue attente. »*

Tous les plus sages et plus puissants
Son bon projet ont accepté.
Sans contredire ou protester

Sunt al vasiet devenu lige
De feuté e de servige
Tel cum om deit à seignur rendre
E qu'il en deit avoir e prendre.
N'oïstes unc serremenz faiz
Plus volontiers ne plus en paiz;
Receu unt par grant amor
Guillaum à duc e à seignor.

Au rei de France fu menez;
Là est li dux Robert alez
Congié prendre de son seignor
Qui mult le teneit cher al jor;
Le vaslet tot al son plaisir
A fait son home devenir
De Normendie entierement
E del honor qui i apent.
Après eissi cum je vos devis
S'en revindrent en lor pais;
Puis fu mandez li quens Alains
Qui ert al duc cosins germains;
Tote la terre li laissa
E l'eir son fiz li comanda;
E cil le reçut bonement
Faisant homage e serement
Fei à tenir e à porter
E leiaument vers lui ovrer.
Après senz terme demoranz
Ainz que li meis fust trespasanz
Mut li dux li vaillanz li sage
Joios en son pelerinage.

Au departir de son pais
N'i out eschar ne geus ne ris;
Tante lerne ne fu plorée
Cum en la premiere journée.
Baise ses genz baise son fiz
A peine s' est de eus departiz :
Des ore a sa veie acoillie
Od tot sa maisnée escharie
Riche bele bien atornée;
Si s'esloignent de lor contrée.
E li bons dux Robert ne fine

Sont du vassal devenus liges
Lui promettant foi et service
Tels que l'on doit à seigneur rendre
Et que lui doit avoir et prendre.
Jamais un serment ne fut fait \$\$\$
Plus volontiers et plus en paix.
A grand amour ils ont reçu
Guillaume pour leur seigneur et duc.

Au roi de France il fut mené.
Là le duc Robert est allé
De son seigneur prendre congé
Qui lors lui montrait amitié.
Du vasselet à grand plaisir
Il a fait son homme devenir
De Normandie entièrement
Et des honneurs qui en dépendent.
Après cela je vous le dis
Ils s'en revinrent en leur pays.
Il convoqua le comte Alain
Qui est au duc cousin germain.
Toute la terre il lui laissa
Et son fils lui recommanda.
Alain le reçut bonnement
Lui faisant hommage et serment
De foi tenir et respecter
De loyalement pour lui œuvrer.
Puis sans terme et sans s'attarder
Avant que le mois ne trépasse
Le duc partit le fort le sage
Joyeux en son pèlerinage.

En son pays au départir
Ne furent plaisirs ni jeux ni rires.
Jamais tant larmes furent pleurées
Comme en la première journée.
Il baise ses gens baise son fils.
A peine s'est-il d'eux départi
Qu'en sa route il fut accueilli
Par le convoi qu'il avait pris
Riche beau et très bien équipé.
Puis ils s'éloignent de leur contrée
Et le bon duc Robert sans fine

Son gent cors livre à discipline.
Unc nul plus ententivement
Ne secorut à povre gent;
Nus pelerins ne nus paumiers
Ne truis que fust plus aumosniers:
Cum il les trovout plus frarins
Plus povres e plus orfenins
Tant les portout plus ducement
E donout vivre et vestement.
Mult erent ses offrendes beles
E as mostiers e as chapeles.
S'il ala par terre ou par mer
Ce n'ai cure de devinier;
Qu'en l'estoire n'en puis rien prendre
Ne je ne l' vos dei faire entendre;

Mais en Jerusalem vint por veir
Que tant desirout à veeir;
Au saint Sepulcre s'est offriz
Là ou Deus fut enseveliz.
N'i ala puis nul dès ceu terme
Ce qui qui plorast tante lerne.
Là fu partot e la ala
Ou Jesu-Crist plus conversa
Nuz piez la haire enprès sa char.
N'eu teneient pas a eschar
Icil qui dunt s'i esmoveient;
En autre sen s'i conteneient
Que cil ce m'est avis ne funt
(C'est bien seu) qui ore i vunt
Qui mult plus pecheor se trovent
Au repaireir que quant il movent.
Uncore ert terre de Sulie
Tote à ce jor de paenie.

Quant od saintes devotions
Out fenies ses oreisons
Li dux si se mist el repaire.
Senz mal senz ire e sen contraire.
Vint desqu'à Niques ce lisom;
Mais un sathan cuilvert felon
Reneiez de sa compaignie
Partiz del fiz sainte Marie

Son corps livre à la discipline.
Jamais homme plus largement
Ne secourut les pauvres gens.
Nul pèlerin aucun paumier (xi)
Ne fut jamais plus aumônier.
Ceux qu'il trouvait plus démunis
Les plus pauvres et plus orphelins
Il les aidait très doucement
Leur donnant vivres et vêtements.
Grandes étaient ses offrandes belles
Aux monastères et aux chapelles.
S'il y alla par terre ou mer
Je n'ai cure de le deviner
Qu'en l'histoire je ne puis rien prendre
Qui pourrait vous le faire entendre.

En Jérusalem arrivé
Que voir avait tant désiré
Au Saint Sépulcre il est allé
Là même où Dieu fut enterré.
Depuis personne n'y est allé
Qui tant de larmes y a pleurées.
Et là partout il est allé
Où Jésus-Christ était allé
La haire sur sa chair nu-pieds.
Ce n'était pas pour plaisanter
Ceux en ce temps qui s'y rendaient
Bien autrement se comportaient
Que ceux m'est avis ne le font
(C'est su) qui maintenant y vont
Et qui bien plus pécheurs se trouvent
A leur retour que quand ils partent. (xii)
Encore était terre de Sulie (xiii)
Toute à ce jour païen pays.

Quand de ses saintes dévotions
Il eut fini ses oraisons
Le duc la voie du retour prit
Sans mal sans ire sans ennemis.
Je lis qu'il arriva à Niques (xiv)
Mais un satan félon perfide
Renégat de sa compaignie
Ennemi du fils de Sainte Marie

Li dona intoussique à beivre
Par qu'il le fist del alme seivre :
Morut ce fu dol e damage
C'uncor ert en son bon eage.
Mil e trente sol e cinc anz
Aveit si cum jeo sui lisanz
Dès l'incarnation ne plus
Desqu'al jor que fina li dux.
Sa fins fu sainte e gloriose :
Por c'est s'alme beneurose
El celestre Jerusalem.
Ne fu plus regretez nus huem
Ne plus plorez par Normendie
Quant la novele en fu oie;
E trop par en fist grant dol sis fiz
Qui encor ert vaslet petiz.
En une iglise pretiose
De la mere Deu gloriose
(C'ert l'evesquié) fu seveliz
E enterrez e enfuiz;
Uncore i pareist son tombel
E riche e precios e bel.

*

Si sunt trespasé li vaillant
Li fort li riche e li puissant:
Certe chose est si savom bien
Que mort n'espaigne à nule rien.
Tot muert tot vait e tot trespasse
Fors Deu servir e Deu amer :
Cel ne poet unques trespasse.

Après noz autres anceisors
Ne savom lore ne les jors
Nos en recovient à aier:
Poi i avum à sojourner.
Ore ce dunt Deus e ce tramete
Que à veraie fin nos mette
E si li place e dunt e voille
Qu'en son saint regne nos recoille!
Amen.

A boire un poison lui donna
Qui l'âme de son corps sépara.
Il mourut ce fut un malheur
Tant jeune il était à cette heure.
Mille et trente et cinq ans précis
Furent comme en l'histoire je lis
Depuis l'incarnation pas plus
Jusqu'au jour où le duc mourut.
Sa fin fut sainte et glorieuse
Si qu'est son âme bienheureuse
En céleste Jérusalem.
Nul n'a été plus regretté
En Normandie ni plus pleuré
Quand la nouvelle y fut ouïe.
Et grande peine en eut son fils
Qui encore était vassal petit.
En une église précieuse
De la mère Dieu glorieuse
(C'est l'évêché) il fut enfoui
Enterré et enseveli.
Encore y paraît son tombeau.
Il est riche et précieux et beau.

*

Ainsi trépassent les vaillants
Les forts les riches et les puissants.
C'est chose certe nous savons bien
Que mort n'épargne vraiment rien.
Tout meurt tout va et tout trépassé
Fors servir Dieu et Dieu aimer.
Ça jamais ne peut trépasser.

Comme nos autres antécresseurs
Nous ne savons le jour ni l'heure
Quand il faudra nous en aller.
Peu nous avons à séjourner.
Prions que Dieu donne et permette
Que dans sainte fin il nous mette
Et s'il lui plaît qu'il donne et veuille
Qu'en son saint règne il nous recueille !
Amen.

-
- (i) On trouve facilement le texte original de la *Chronique* sur Gallica. Le passage ici traduit se trouve au tome 2 du vers 33445 au 34008. Il n'en existe à ma connaissance qu'une seule traduction celle en prose de Paul Fichet dans sa « *Vie de Guillaume le conquérant* » (1976) publié par la maison d'édition Heimdal de Bayeux
- (ii) *Gravier* a donné *grève* ici le bord du ruisseau
- (iii) Il reste des traces de ce mot en Normandie. La *blaude* ou *blâode* était la tunique bleue que portaient les travailleurs et paysans jusqu'au début du 20^e siècle. En Lorraine on a *biaude*. En français nous avons *blouse*
- (iv) Reprise du mot vieux français ; Soudière, qui reçoit une solde
- (v) Priam
- (vi) « Nice ». Le mot figure toujours dans nos dictionnaires pour « simplet » « naïf ». Il a subi en anglais une évolution surprenante. De « bête » ou « naïf » il veut maintenant dire « gentil » « agréable ». *A nice person*
- (vii) « Coint (e) » Adjectif encore présent dans certains dictionnaires mais totalement sorti d'usage. = Joli agréable
- (viii) Le texte dit bien « délivrée » ce qui veut dire libérée des gens ou des choses qui s'y trouvaient. On doit sans doute ici comprendre « apprêtée » préparée pour le coucher. On sait que la notion de « chambre à coucher » au sens exclusivement consacrées au « coucher » n'existait pas à l'époque. Les chambres étaient des salles dans lesquelles on recevait et qui éventuellement le soir étaient arrangées pour le coucher.
- (ix) Elle est nommée par les textes de l'époque de très nombreuses façons : Ici Alrez ailleurs Arlez Herleva Herlotta Herletta Arlot Arlet Herleve Arleite. Le prénom sous lequel on la connaît maintenant Arlette est tardif.
- (x) Le temps de se remettre d'un accouchement
- (xi) « Paumier » ou « palmier ». Mot oublié en français. Il désignait les pèlerins qui revenaient de Jérusalem avec des palmes
- (xii) Le pèlerinage de Robert à Jérusalem eut lieu avant le temps des croisades, mais c'est en leur temps que Benoît a écrit sa chronique. Ce passage montre qu'il faisait partie de ceux, nombreux, qui les critiquaient.
- (xiii) La Syrie
- (xiv) Nicée en Anatolie